

Röstigraben, das Verhältnis zwischen deutscher und französischer Schweiz, Geschichte und Perspektiven [Christophe Büchi]

Autor(en): **Tendon, Stéphane**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **52 (2002)**

Heft 1

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

annehmen, dass die emigrierenden Tessiner regelmässig besser gestellt waren als die Immigranten und dass ihr Verdienst über demjenigen lag, den sie auf dem inneren Arbeitsmarkt hätten erzielen können. Es gibt aber Hinweise, dass einige auswärts betriebene Gewerbe wenig einbrachten und trotzdem weiter ausgeübt wurden. Zudem gingen die Emigranten in ihren Zielgebieten teilweise denselben Berufen nach, die sie daheim vermieden. Solche Phänomene lassen sich nicht ohne Rekurs auf kulturelle Faktoren interpretieren. Ceschi betont die Bedeutung der Tradition, welche die Auswanderer an bestimmte Orte und Gewerbe band, seit dem Zeitpunkt, als sie die Marktlücken im Ausland entdeckt, ein Netz von Kunden aufgebaut und jene Privilegien und Monopole erlangt hatten, in die sie sich in der Folge verstrickten. Wichtig ist ferner die Beobachtung, dass der Status eines Berufs zu Hause ein anderes Gewicht hatte als in der Fremde. Mit der räumlichen Trennung wurde die Hierarchie zwischen ehrbaren oder erlaubten und demütigenden, wenn nicht illegalen Aktivitäten aufgehoben. «So waren Tessiner bereit, fern von zu Hause niedrige, mühsame und schmutzige Dienste am Rand der Gesellschaft zu verrichten, denn in der Heimat traten sie als freie Bauern und Eigentümer auf und festigten diese Rolle oft durch den Erwerb von Boden aus dem Erlös der Migration» (S. 105).

Raffaello Ceschi hat durch die Betreuung von zwei kürzlich erschienenen Bänden der Tessiner Kantonsgeschichte und durch seine Rolle bei der auflagenstarken Zeitschrift «Archivio storico ticinese» viel dazu beigetragen, die Historiographie der Südschweiz auf einen besonders auch in Italien anerkannten hohen Stand zu bringen. Aus seinem Sammelband wurde hier eine Migrationsstudie herausgegriffen, mit gleichem Recht hätte man auf andere Essays eingehen können. Die meisten von ihnen sind geprägt von der intellektuellen Tugend, «das zu problematisieren, was wir am liebsten vereinfacht belassen». In gängige Kategorien lassen sie sich nicht leicht einordnen: Die Studien befassen sich zwar oft mit Akteuren und Handlungsoptionen, verfallen aber nicht in die Agency-Euphorie der 1990er Jahre; kulturelle Dimensionen sind in ihnen stets gegenwärtig, doch die Bedeutung von Wirtschaft und Politik kommt je nach Kontext ebenso klar zur Sprache. So gibt das Werk vielleicht insgesamt einen Hinweis, wie Geschichtsschaffende heute zwischen verschiedenen Genres und nationalen Historiographien eigene, neue Wege beschreiten können.

Jon Mathieu, Burgdorf/Lugano

Christophe Büchi: Röstigraben, das Verhältnis zwischen deutscher und französischer Schweiz, Geschichte und Perspektiven. Zurich, NZZ Verlag, 2000, 336 p.

Christophe Büchi, Alémanique vivant en Suisse romande, est devenu au fil des années un *Röstigrabologue*, selon un néologisme de son cru. Dans un ouvrage paru en 2000 à Zurich, le correspondant en Suisse romande pour la *NZZ* nous apprend que contrairement à ce que l'on croit volontiers, l'expression «Röstigraben» (la barrière des Röstis) est utilisée au plus tôt à la fin des années septante. Elle s'est généralisée dans les années huitante, avec succès, puisqu'elle correspond parfaitement aux exigences du système médiatique, qui privilégie des expressions courtes, ironiques et cocasses. Le terme *fossé* a déjà été utilisé en 1909, lors de la dispute sur la convention du Gothard.

Christophe Büchi démarre son étude avec la période 1291–1418. A ses débuts, la Confédération est strictement alémanique. Avec l'entrée des Bernois en 1353, la Confédération s'ouvre vers l'extérieur, s'apprête à se latiniser, à dose homéopathe il est vrai. A la fin du XV^e siècle, la Suisse alémanique actuelle est presque

entièrement constituée, mais, avec les bailliages communs, la voie pour d'autres cultures est ouverte. C'est par une guerre que les Suisses rencontrent les *Welsches*: lors des guerres de Bourgogne, Charles le Téméraire est l'ennemi de la Confédération, finalement battu à Morat en 1476. Le premier élément *welsche* officiellement admis dans la Confédération est Fribourg, en 1481, bien que les Fribourgeois ont tendance à germaniser jusqu'à leurs patronymes pour s'adapter à la langue officielle de la Confédération. Grâce à la Réforme, les Alémaniques adoptent progressivement le Hochdeutsch (entre le XVI^e et le XIX^e siècle), au contraire des Hollandais. Si la langue ne pose de fait aucun problème à la Confédération, c'est sur la religion que les Suisses s'achopperont longtemps.

Pour l'auteur, l'origine des problèmes entre Romands et Alémaniques date de 1848. Au mois d'août de cette année-là, la *Neue Zürcher Zeitung* relate l'affaire du Piémont, pour appeler au calme les éléments *deutsch* et *welsch* de la Suisse. Le pays est une communauté de destins; «das Band der republikanischen Freiheit hält die Schweizer umschlungen und vereinte sie zu einem Volke». Les esprits romands et tessinois, tout comme les alémaniques se calment bientôt, mais c'est le premier achoppement d'importance sur une question relevant des affaires étrangères de la Suisse, où Romands et Alémaniques ne partagent pas la même vision. Büchi narre aussi comment la Suisse romande (avec Bâle) impose en 1848 les francs et les centimes à la place des gulden, et comment, grâce à l'influence des *Welsches*, le fédéralisme introduit une démocratie directe en 1874, avec des votations qui permettent de mesurer déjà le fossé des langues en Suisse.

L'auteur nous fait découvrir au début du XX^e siècle une époque extrêmement mouvementée, avec les accrocs entre les communautés en 1914, *annus terribilis* pour l'entente des langues en Suisse, selon Büchi. Ce chapitre, à notre avis le plus intéressant de l'ouvrage, est extrêmement bien documenté et commenté. Pour l'auteur, si le monde entre en guerre le 28 juillet 1914, la Suisse vit pour sa part son premier *Grabenkrieg*. On rencontre le grand-père de Christophe Blocher, le pasteur Eduard, thuriféraire de la germanité et anti-romand. C'est la période du malaise helvétique, avec l'apparition d'un vocabulaire injurieux pour définir l'autre: les «boches» des Romands sont les Alémaniques. La tension entre les communautés connaît des sommets en 1915, lors de «l'affaire des colonels», et à l'occasion du vol, par deux gymnasiens, du drapeau du consulat allemand à Lausanne, ou encore lors de l'affaire Hoffmann-Grimm en 1917. Mais pour Büchi, en dépit des invectives très fortes que se lancent les communautés (en fait les élites), elles ne sont pas représentatives des préoccupations des Suisses. De fait, la Confédération doit alors affronter un problème autrement plus aigu: le fossé social, avec l'affaire du Comité d'Olten en janvier 1918. Mais cette nouvelle rupture n'évacue pas complètement les tensions linguistiques: le Comité d'Olten est un «Soviet qui travaille pour les boches», selon un journal du Jura bernois.

Dans les années 1920, le vote sur l'entrée dans la SDN montre à nouveau une différence sur la vision des affaires étrangères. Ce sont les Romands qui font pencher la balance en faveur du oui, par 11,5 cantons contre 10,5 (et 416870 oui contre 323719 non). C'est l'époque, pour les Romands, de la crainte de la germanisation. La fertilité plus grande des femmes alémaniques conduirait inexorablement à une invasion de la Suisse romande. En 1937, Emil Baer fait paraître «Alemannisch – Die Rettung der eidgenössischen Seele», où l'auteur plaide pour une généralisation du suisse allemand et l'abandon du *hochdeutsch* comme langue écrite. Vient l'exposition nationale *Landi* en mai 1939 à Zurich, où sur les 199 membres du co-

mité d'organisation, seuls 9 sont francophones. Les Romands plébisciteront (tout de même) l'exposition, Hitler et la Seconde Guerre mondiale parachevant l'unité de la Suisse.

Le conflit jurassien va, pour Büchi, réveiller les tensions entre les Romands et les Alémaniques, dès les années 1960. A ce propos et à notre sens, l'auteur exagère la portée du conflit dans les esprits romands. L'élément «langue française» a été il est vrai mis en avant par le *Rassemblement jurassien*, afin de réveiller la conscience des francophones, et de faire naître «l'identité romande». Or, si les séparatistes ont accouché d'un canton, d'ailleurs plus petit que prévu car réduit aux trois districts francophones et catholiques du Jura historique, le drapeau romand n'a pour sa part jamais obtenu le succès escompté, même dans le Jura.

L'auteur analyse l'importance des médias romands dans le recyclage médiatique de ce qui est entre-temps devenu le *Röstigraben*. Jacques Pilet aurait notamment joué un rôle considérable dans l'exacerbation des rapports entre Romands et Alémaniques. Le rejet alémanique de l'EEE le 6 décembre 1992, comme l'affaire Cointin en 1996, vont en effet attiser les tensions, sur fond de crise économique en Suisse romande.

On regrette parfois l'angle d'attaque trop alémanique de cet ouvrage. Il serait intéressant de le compléter par une approche qui montre comment les tensions ont été ressenties en Suisse romande. Mais l'auteur propose une étude solide, lisible, accessible, les anecdotes et les faits qu'il analyse méritaient largement une traduction de cet ouvrage en français (paru en 2001 aux éditions Zoé). Surtout, Büchi nous invite à penser une Suisse romande qui dramatiserait moins, et une Suisse allemande plus ouverte, qui nous jugerait avec moins de condescendance.

Stéphane Tendon, Genève

Allgemeine Geschichte / Histoire générale

Peter Stadler: **Cavour. Italiens liberaler Reichsgründer.** München, Oldenbourg, 2001, 182 S.

Eine konzertierte Biographie Cavour's in deutscher Sprache gab es bis anhin erstaunlicherweise nicht. Dass Peter Stadler diese Lücke mit seinem soeben veröffentlichten Buch geschlossen hat, kann man nur begrüßen, denn was Cavour bewirkte, hat die Geschichte Italiens und Europas nachhaltig geprägt: In beeindruckender Weise hat es der Parlamentarier, mehrfache Minister und Ministerpräsident verstanden, die Interessen des Hauses Savoyen, den aussenpolitischen Expansionismus Napoleons III. und die vom *Risorgimento* ausgehende Dynamik als treibende Kräfte innovativ zu nutzen, um aus dem politisch zersplitterten und zur grossen Mehrheit fremdbestimmten Italien einen Einheitsstaat zu schaffen, der fortan als eigenständiger und ernstzunehmender Akteur die europäische Politik mitgestalten sollte. Im Unterschied zu Bismarck blieb es Cavour indessen nicht vergönnt, die Geschicke des neu errichteten Staatswesens zu lenken. Im Alter von noch nicht 51 Jahren starb er Anfang Juni 1861 an den Folgen einer Fieberattacke. Italienisch war für ihn zeit seines Lebens eine Fremdsprache geblieben. In Rom gewesen ist er nie.

Stadler legt das Schwergewicht auf Cavour's Rolle als Politiker. Leicht fasslich und breit dokumentiert wird beschrieben, wie Cavour nach seinem selbst gewählten Motto «*franchement libéral, mais nullement révolutionnaire*» (S. 89) einen kon-